

ENTRE SYMBOLISME DU CORPS DE LA FEMME AFRICAINE CONTEMPORAINE ET LA RECONSTRUCTION DU FEMININ INTERIEUR DANS LE ROMAN FEMININ DE L'AFRIQUE CENTRALE

Nadège ZANG BIYOGHE
Maître-Assistant CAMES,
Université Omar Bongo/CRELAF
Nadegevine@gmail.com

Résumé : Genre et diversités (diversité culturelle & diversité sexuelle) Dans le cadre de ce colloque, notre communication s'articule autour de « Entre symbolisme du corps de la femme et reconstruction du féminin intérieur dans le roman de l'Afrique centrale ». Elle a pour objet le corps de la femme et ses représentations symboliques polyvalentes dans l'écriture de la femme. Le corps de la femme a toujours été au cœur des schèmes de pensées et des motifs littéraires d'intérêt démonstratif chez l'écrivaine africaine, de l'Afrique centrale en particulier. En effet, pris entre un moyen de prise de parole, d'affranchissement de l'autorité et de l'influence patriarcale, de libération et de sa réappropriation, le corps de la femme, bien que déconstruit, n'est pas représenté d'une manière insignifiante. La déconstruction du corps de la femme, dans le cadre de notre analyse, n'est pas non plus l'objet de chosification et de la dissolution des valeurs féminines. Les romans sus-cités proposent une conception masculine et déconstructiviste du corps de la femme, en vue d'une possible renaissance et reconstruction du « moi » féminin, autrement appelé *féminin intérieur*. La scientificité de notre démonstration reposera sur la théorie du « trouble dans le genre », développé par Judith Butler. Avec sa théorie littéraire qui propose le corps et la sexualité comme deux artéfacts constitutifs des lois sociétales *phallogocentristes*, nous envisageons, dans notre démarche, de faire de ces artéfacts les postulats qui condamnent la femme à la relégation et l'assignent au simple rôle de mère, épouse ou de prostituée dont le corps aliéné, loin de le posséder, devient une propriété exclusive de la société phallocratique. Nous essaierons de comprendre comment le trouble de l'identité, la perte des repères et la déconstruction du corps de la femme devenue « femme objet » de désirs et plaisirs de l'homme, participe de la reconstruction du genre féminin.

Mots clés : symbolisme, déconstruction, corps de la femme, féminin intérieur, reconstruction

BETWEEN THE SYMBOLISM OF THE BODY OF THE CONTEMPORARY AFRICAN WOMAN AND THE RECONSTRUCTION OF THE FEMININ INTERIEUR IN THE CENTRAL AFRICAN NOVEL

Abstract : Within the framework of this conference, our communication is articulated around "The question of the disorder in the genre. Between symbolism of the woman's body and reconstruction of the inner feminine in the novel of Central Africa. It is about the woman's body and its subversive symbolic representations in the writing of the latter. The woman's body has always been at the heart of thought patterns and literary motifs of demonstrative interest to African women writers, particularly those from Central Africa. Indeed, caught between a means of speech, freedom from authority and patriarchal

influence, liberation and reappropriation by herself, the woman's body, although deconstructed, is not represented in an insignificant way. The deconstruction of the body of the woman, within the framework of our analysis, is not either the object of chosification, of the dissolution of the values and of the identity of the woman. The above-mentioned novels propose a masculine and deconstructivist conception of the body of the woman, in view of a possible rebirth and reconstruction of the feminine "self", otherwise called inner feminine. The scientificity of our demonstration will rest on the theory of the "disorder in the gender", developed by Judith Butler. With her literary theory that proposes the body and sexuality as two constitutive artifacts of the phallogocentric societal laws, we envisage, in our approach, to make of these artifacts the postulates that condemn the woman to relegation and assign her to the simple role of mother, wife or prostitute whose alienated body, far from possessing it, becomes an exclusive property of the phallogocentric society. We will try to understand how the disturbance of the identity, the loss of reference marks and the deconstruction of the body of the woman become "woman object" of desires and pleasures of the man, participates in the reconstruction of the feminine gender.

Keywords : symbolism, deconstruction, woman's body, inner feminine, reconstruction

Introduction

Depuis l'éclosion de la littérature africaine jusqu'à nos jours, la représentation de la femme, notamment son corps, fait partie intégrante des schèmes littéraires africain et occidental. Entre célébration et détraction, le corps de la femme fait l'objet d'approches discursives et scientifiques diverses (Bernard Ekome Ossouma, 2012). Pourtant la question du corps féminin, dû à son incommensurabilité, reste entière et inépuisable. Cependant une nouvelle vague d'écriture féminine ou féministe suscite un autre regard digne d'intérêt. Ce regard porte essentiellement sur la particularité du corps intrinsèque de la femme, tout en conférant au genre féminin une identité intrinsèque ontologique. D'où la formulation de notre hypothèse, selon laquelle la présentation physique et mentale du corps de la femme détermine et définit le « féminin intérieur » (Annick de Souzaenelle, 2013) de tout être humain, homme ou femme, enfant ou adulte. Ainsi, le corps de la femme, tel qu'actualisé et soumis à notre appréciation, expose le féminin intérieur en tout individu, au-delà des représentations littéraires appréciative ou dépréciative. Autrement dit, l'écriture symbolique de la femme est une expression du féminin intérieur et atteste que chaque individu possède le « féminin intérieur ».

Nous entendons, par féminin intérieur, ou l'âme chez Annick de Souzaenelle, le potentiel d'énergies qui gouvernent l'individu et lui confère sa vocation divine. Ce potentiel se caractérise par les habitudes, les comportements et les traits de caractère que tout être humain manifeste vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis de l'autre. Ces énergies constituent l'ensemble des animalités qui gouvernent l'homme sous forme de défauts et des qualités ; lesquels sont les traits de caractère qui définissent l'homme et le distinguent de l'autre. Il s'agit plus précisément des émotions. Cette réflexion basique nous conduit à définir le féminin intérieur comparativement et parallèlement aux désignations attribuées par d'autres concepteurs et théoriciens de la question. En effet, chez Sigmund Freud, il s'agit de l'Inconscient que Jung appelle *Anima/Animus*. Selon les Ecritures sacrées notamment la *Bible*, le féminin intérieur ou l'Inconscient ou encore les archétypes *Anima/Animus* n'est autre chose que l'âme. Mais, l'âme dans le sang (Lévitique chapitre

17, verset 11), se manifeste par des émotions, attitudes ou le caractère des personnes dans leurs vies quotidiennes.

De ce fait, comment l'écriture féminine actualise-t-elle le corps de la femme ? Quelles sont les techniques mises en évidence pour décrire ce corps. Quelle en est la finalité d'une telle description ? Dans notre corpus, les caractères des acteurs, mis en relief, composent l'objet de notre réflexion, afin de mieux déceler et d'y reconnaître le féminin intérieur, son déploiement, à bon ou à mauvais escient. On se rend très vite compte que l'adoption des comportements renseigne sur les valeurs ontologiques assignées à la vocation ontologique divine en tout être humain.

Pour mener à bien cette analyse heuristique, nous avons voulu opter pour l'anthropologie spirituelle d'Annick de Souzenelle, à travers *Va vers toi. Vocation divine de l'homme* (2022) ; *Le symbolisme du corps* et la sémiologie du personnage de Philippe Hamon (1972). À titre de rappel, l'anthropologie ontologique questionne le caractère de l'individu, ses qualités et défauts qui déterminent la vocation divine maléfique de l'homme. Conjointement, le statut sémiologique du personnage, selon, Philippe Hamon propose une l'analyse sémiologique tridimensionnelle du personnage, à savoir ; le *personnage-référentiel*, le *personnage-embrayeur* et le *personnage-anaphore*. Nous articulerons notre investigation autour du *personnage-référentiel*, personnages ou actants historiques mythologiques, allégoriques (anthropomorphisés) ou sociaux qui renvoie à une culture, et dont la lisibilité dépend directement de l'ancrage culturel du lecteur critique que nous sommes. Car le lecteur, sur la base de ses lectures, construit un actant de papier qui correspond à son alter du monde sensible et perceptible et crée l'effet du réel (Roland Barthes, 1968) ou *l'illusion du réel*, selon Joseph Courtès (1991). Ce choix est d'autant efficace qu'il crée une conjonction entre la sémiotique et l'anthropologie spirituelle d'Annick de Souzenelle, dans la mesure où elle est le lieu de la vérification et de l'analyse de l'homme dans ses dimensions corporelle et divine à travers le caractère qui manifeste l'âme. Ainsi, la sémiologie du statut du personnage et l'anthropologie spirituelle nous permettront d'interroger les actants ou acteurs, dans le corpus, qui décrivent le mieux le féminin intérieur. Cette étude, au-delà de l'aspect littéraire sous lequel on l'aborde, propose une lecture thérapeutique de tout individu et, en particulier du Noir-africain qui ne s'est pas encore remis du poids et des séquelles de l'esclavage et de la colonisation.

1. Manifestation descriptive du vaisseau isotopique du corps de la femme.

Le vaisseau isotopique du corps de la femme, en sémiologie, renvoie à la redondance d'un ensemble important d'occurrences descriptives du corps de la femme. En d'autres termes, il est question de relever certains traits de caractères physique et psychologique de la femme, par lesquels on peut identifier un individu tout en le distinguant de l'autre. Nous voudrions, par devers, admettre que la question de la représentation du corps n'est pas inaugurale à cette réflexion. Depuis son éclosion jusqu'à nos jours, la littérature africaine a fait de la figure féminine un vaisseau isotopique très prégnant. C'est-à-dire que la figure de la femme est l'objet récurrent aussi bien dans l'écriture masculine que dans l'écriture de la femme elle-même. En effet, la figure féminine occupe une place de choix et porte un intérêt digne d'investigation, surtout avec des

angles méthodologiques modernes. Dans le cadre de cet axe, nous voudrions de prime abord mettre en évidence, reconnaître et agencer les aspects figuratifs du corps de la femme, afin de révéler le caractère qui nous servira, dans le deuxième axe, à définir le féminin intérieur.

La déclinaison et la compréhension de ces traits de caractères passent d'abord par l'anthroponymie actantielle. L'anthroponymie est une branche de l'onomastique qui consiste en l'étude des noms de personne. Car les noms portent des énergies vibratoires qui impactent sur les comportements des porteurs. Ce constat est une évidence dans le corpus pour lequel nous avons opté. En effet, les noms comme, Irène Fofò (Calixthe Beyala, 2003), Dzibayo (Honorine Ngou, 2007), Ebi'i (Ibidem.), Nnanga (Maria Nsué Angüe, 1884), Awudabiran (Justine Mintsá, p.19), en sont éloquents. En convertissant Irène Fofò en valeurs numérologiques, on obtient : Irène = $9+18+5+14+5=51$ ($5+1$) = 6 ; Fofò = $6+6+6+6=24$ ($2+4$) = 6. Irène Fofò est marquée numérologiquement par le six. En guématrie, le chiffre six peut renvoyer à la perfection ou à l'imperfection, au bien ou au mal, à la méchanceté ou à la gentillesse, etc. Il renferme ainsi le principe même de la relativité qui justifie le Irène Fofò. C'est une jeune fille de quinze ans qui se présente comme ceci : « Je suis une voleuse, kleptomane pour faire cultivée, [...] J'aime voler, piquer, dérober, chaparder, détrousser, subtiliser » (Calixthe Beyala, 2003, p.12). Pour mieux appréhender la question du trouble dans le genre qui sévit et accable Irène, il est impératif de rappeler les caractéristiques de la kleptomanie.

La kleptomanie *cleptomanie* est une impulsion pathologique ou une pulsion irrépressible qui pousse une personne à vouloir posséder des choses, qui ne lui appartiennent pas, sans motif valable. C'est dire que les actions d'un kleptomane sont impulsives et non planifiées car il ne contrôle pas sa pulsion de voler. C'est une obsession, dans le cas d'Irène Fofò, une passion qui devient un stimulant pour sa libido. Seulement, elle ne cherche pas en être guérie, bien au contraire, elle y prend du plaisir dans sa dimension paroxysmique, au point qu'elle « joui[t] après forfait commis.

En réalité, la kleptomanie est présentée ici comme un stimulant aphrodisiaque de sa libido et ses performances sexuelles. La kleptomanie est l'élément déclencheur de la masturbation qu'elle pratique et justifie. Pour preuve, nous convoquons la séquence dans laquelle elle dit :

Quand je chaparde, mes nerfs produisent une électricité qui se propage dans tout mon corps ! Ça étincelle dans mon cerveau ! Mes yeux s'illuminent ! Des jets d'éclairs palpitants traversent mon cœur ! Il me vient des sécrétions. Je suis en transe orgasmique ! Je jouis. D'ailleurs, en dehors du sexe, je ne connais rien d'autre qui me procure autant du plaisir. (Calixthe Beyala, 2003).

L'adolescente Irène Fofò considère son corps comme un objet sexuel à base duquel, tout geste, action, pensée ou parole sexualise sa vie. C'est qu'elle n'a construit sa vie qu'autour du sexe. Elle exerce d'ailleurs toutes les activités qui s'y rapportent, notamment la prostitution, l'homosexualité, etc. Même son âge est sexualisé, lorsqu'elle dit d'avoir « attendu quinze ans pour enfin connaître l'amour ». Tous les gestes, les pensées prodigués par son inconscient sont de nature à l'exciter et à lui procurer du plaisir sexuel. D'où, dixit :

J'ai attendu quinze ans pour connaître l'amour. Ou du moins, croiser les chemins de ces petites pattes d'adolescents bouillonnant d'hormones qui savent, qui ne savent rien, qui se laissent porter par la griserie de leur vertige : Tu me sens ? Hein ! Dis, tu me sens ? (Calixthe Beyala, 2003).

Chez elle, rien d'autre n'a de l'importance, si ce n'est le sexe /ou la sexualité dont la cleptomanie est une ruse psychique, en vue d'atteindre le plaisir et la satisfaction sexuelle instantanément. Car les actes de cleptomanie lui procurent un soulagement ou un état d'euphorie qui stimule sa libido compulsive et répressive. Alors que les études ont montré que le cleptomane, quelque temps après son geste, ressentira un grand vide, une culpabilité et un sentiment de détresse qui résulterait de ses pulsions incontrôlées et de la prise de conscience de sa malhonnêteté, Irène Fofu se sert de la cleptomanie comme d'un instrument psychique pour livrer son corps à la vie de débauche, à la prostitution et à la dépravation des mœurs. Son seul but c'est la jouissance corporelle et libidinale, afin d'atteindre « la virilité animalière » dont elle parle (Calixthe Beyala, 2003, p. 22).

Selon l'intensité des épisodes de cleptomanie, il a été noté que ce comportement permettrait à la personne de se défendre contre des états dépressifs. Toutefois, au fil du temps, une personne cleptomane restera insatisfaite. Elle fera donc en sorte de prendre de plus en plus de risques afin de satisfaire sa pulsion et son obsession. On ne saurait comprendre l'attitude d'Irène Fofu qui rapporte le vol aux activités sexuelles exacerbées.

2. La violence ontologique et sacrificielle

La violence est un thème polymorphe. Les préoccupations discursives en font légion, particulièrement celles dont l'individu est lui-même l'auteur et victime. Cette violence peut se manifester sous plusieurs facettes à travers un texte narratif et prendre une dimension sémantique protéiforme. Dans le corpus à l'étude, le type de violence se traduit par la maladie. En effet, la maladie est la conséquence et le moyen par lequel le féminin intérieur manifeste son inadéquation avec les comportements indigestes ou négatifs de l'acteur dans *Femme nue femme noire*. Comme analysé plus haut, le personnage d'Irène souffre de cleptomanie. Celle-ci est une forme de violence ontologique et spirituelle chez la narratrice. En effet, il est dit que la cleptomane regrette généralement son acte après coup. Seulement, même sans le vouloir, l'actrice est irrémédiablement amenée à son mal-être qui devient, de ce fait, comme un stimulant pour accomplir des actes sexuels impudiques et obscènes sans vergogne. La cleptomanie, chez elle, entraîne un autre trouble qu'est l'hypersexualité ou ce qu'il convient d'appeler la sexualité compulsive, selon les psychologues. Ces deux monomanies pathologique, psychologique et sexuelle qui traduisent « l'incapacité de réprimer des impulsions sexuelles récurrentes, excessives et intermittentes » (Dr. Manal Zahran El Bayoumi, 2021), facilitent par conséquent des impacts et des dégâts collatéraux sur l'actrice elle-même et sur le reste des actants.

En réalité, à travers cette mise en évidence très monstrative de ses actes irrépressible et incontrôlable, la narratrice pousse inconsciemment des cris d'alarme de nature à confesser la violence ontologique qu'elle subit, même si elle semble l'assumer et en être consciente. La maladie manifeste le conflit intérieur, elle est la résultante du décalage et de l'inadéquation entre les besoins de l'esprit et ceux de la chair. Ainsi ces actes traduisent la violence psychologique ou ontologique dont elle désire se débarrasser pour être comme toute enfant de son âge, dont Dzibayo serait pour nous un modèle à suivre.

Pour mieux comprendre cet état de chose, il nous paraît judicieux de porter un regard sur l'éducation de Dzibayo, la fille de Dzila, dans *Féminin interdit* d'Honorine Ngou. Mais avant, il est d'intérêt scientifique, pour mieux saisir notre cheminement, de rappeler ce qu'Annick de Souzenelle propose en ce qui concerne la théorie de la violence ontologique et à quel moment on peut la décrypter. En effet, la psychologue des profondeurs ontologique et spirituelle part du principe que l'être humain dispose du féminin intérieur et du masculin extérieur. Le féminin intérieur, comme défini plus haut, c'est l'âme qui se caractérise par les comportements ou les traits de caractères qu'il manifeste ou affiche vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis de l'autre et qui composent son identité. Ces comportements ou attitudes, quant à elles, constituent le masculin de tout être humain. En d'autres termes, le degré masculin de tout Homme est l'ensemble des comportements extrinsèques acquis depuis sa tendre enfance qui traduisent et correspondent ou non aux valeurs ontologiques dont l'âme est l'habitable. Ainsi la sagesse, qui est une vertu ontologique et spirituelle de l'âme, doit être représentée par un individu sage à l'extérieur et à l'appréciation de l'Autre. Mais si, en lieu et place de la sagesse, il affiche plutôt la ruse, on dit que l'individu est *inaccompli*, selon le terme d'Annick de Souzenelle. Un *inaccompli* c'est tout être humain qui ne parvient pas à intégrer toutes énergies qui le connectent au Divin. Ces énergies sont des émotions qui se transforment en vertus ou en valeurs ontologiques. L'intégration de ces valeurs passe par certaines étapes douloureuses de la vie qui la déterminent, à savoir l'éducation.

L'éducation, en l'occurrence, constitue l'étape déterminante de l'homme et c'est pourquoi « L'enfant est le père de l'homme », d'après le poète anglais William Wordsworth. La réalisation d'un homme, heureux ou malheureux dépend de son passé et plus précisément de son éducation et de son environnement social. Dans le cas d'aujourd'hui, le poète veut dire que l'homme est le produit de ses habitudes et du comportement développé dans son enfance et qui se répercutent à l'âge adulte, comme on peut le constater chez Irène Fofa et chez Dzibayo. Dans *Féminin interdit*, le narrateur relate l'histoire de l'enfance devenue avocate et mère de famille accomplie. Son père, contre l'avis de son épouse, lui a infligé une éducation autoritaire propre au garçon, en usant de son caractère dur, intransigeant et viril envers sa fille. Bien que les rôles aient été inversés (fille éduquée comme un garçon), il n'en demeure pas moins que les deux parents ont voué leur vie à la transmission et à la construction de l'être intérieur et extérieur de leur fille. Mais cela a été possible au prix des douleurs et des afflictions. D'où la violence ontologique et sacrificielle dont parle Annick de Souzenelle. Dzibayo, pour avoir reçu une éducation masculine extrinsèque, a su se construire en devenant une femme accomplie.

Le père de la jeune Dzibayo attendait de sa femme un garçon. La venue au monde d'un garçon dans une famille est synonyme de bonheur chez le père. Mais le malheur a voulu que la Nature ne récompense cette attente de Dzila que d'une fille (selon les considérations traditionnelles diégétiques, la fille est une richesse pour une autre famille (car elle est appelée à aller en mariage). Cela causait du désarroi chez le père de Dzibayo. Pour avoir longtemps et sans succès désiré un garçon, le père Dzila décida de transmettre à sa fille Dzibayo une éducation propre au garçon. Il lui apprit à tendre les pièges, à rester au corps de garde, à aller à l'école (il est à noter que pour la tradition diégétique l'école est réservée uniquement aux garçons), à se bagarrer, etc. Pour Annick de Souzenelle, et nous approuvons son point de vue, le type d'apprentissage qu'a reçu Dzibayo détermine l'éducation masculine que le père et la mère ont su inculquer à leur fille. Le père a su faire preuve de violence vis-à-vis de lui-même, de sa fille de son épouse et de la société traditionnelle à laquelle ils appartiennent. Il a dû sacrifier, son statut, son honneur, briser les barrières et les normes de la tradition, pour rendre sa fille bénéficiaire des mêmes droits éducatifs réservés aux seuls garçons. D'où le succès et la réussite dans toutes ses entreprises. Elle saura même élever et éduquer ses enfants toute seule après le décès de son époux. Elle incarne même le féminin intérieur. Car à chaque étape de sa vie, grâce à son éducation masculine réussie, elle peut convoquer les énergies ou des valeurs ontologiques qui lui permettent de s'affirmer et de s'accomplir au sein de la société.

Irène Fofu, a contrario, n'a pas reçu une éducation aussi équilibrée, modérée et exemplaire. On remarque, dès l'incipit, une adolescente marquée par des troubles compulsifs. Elle fait du vol et l'hypersexualité une vocation à laquelle elle prend plaisir sans scrupule. Seulement, en lisant plus loin, on constate très vite son enfance teintée et perturbée par l'absence permanente d'un père et des relations compliquée et conflictuelle avec sa mère qui essaie de jouer en vain les deux rôles parentaux à la fois. On appréhende mieux ses phobies et ses obsessions répressives. Le vol ou la cleptomane, dans le roman, s'entend comme une activité malsaine réservée exclusivement aux seuls hommes ou aux garçons, à laquelle la jeune fille se donne à cœur-joie. Car elle recherche la domination sur tout être humain, surtout dominer l'homme ; ce qui devrait être le caractère exclusivement réservé à l'homme.

C'est pourquoi, dans le marché, en la voyant courir avec un sac qu'elle venait de voler, les femmes, « étonnées » s'exclamèrent : « Mais c'est une folle ». Car elles n'imaginent pas une fille commettre ce type de crime. Aussi se presseront-elles de se poser la question de savoir « depuis quand une fille vole-t-elle ? » (Béyala Calixthe, 2003, p.17). L'étonnement, de l'inconscient des femmes, révèle un habitus qui veut que le garçon soit comme seul individu habileté à voler. Mais la jeune fille n'en a cure. Elle brave cette norme pour atteindre son but et réaliser ses rêves, comme cela est mentionné dans le segment suivant : « Je continue mes bonds jusqu'à l'instant où je n'entends plus les pas de mes poursuivants. Alors essoufflée, mais tenant à bras-le-corps l'objet de mes rêves. Je m'engouffre dans un quartier que je ne connais pas. » (Béyala Calixthe, 2003, p.17).

À cet effet, à travers le vol, son désir effarant de domination et ses ruses, l'adolescente développe les aptitudes masculines, d'une violence extrême, contrairement aux vertus ontologiques qu'elle est censée manifester, à l'exemple de la douceur. La cleptomanie et l'hypersexualité constituent les traits de caractère de la violence psychologique et qui émanent de l'absence d'une éducation ou d'une formation paternelle que la jeune fille recherche en lieu et place de la quête de son féminin intérieur. En réalité, les monomanies mises en évidence dans le texte ne sont que des réactions à son mal-être, bien qu'elle veuille le camoufler par tous les moyens. En effet, ce sont des effets de boomerang que renvoie son âme, afin qu'elle prenne connaissance des troubles et leur origine ontologique. C'est peut-être une manière de l'inviter au retour aux profondeurs de son être, au sein de sa famille et auprès de sa mère pour initier et parachever sa formation. Ainsi, la maladie et autres troubles psychologiques et biologiques sont des réactions de désaccord que renvoie son âme, afin de prendre conscience de son état d'âme, de mieux se construire et de s'accomplir.

3. Violence et reconstruction ontologique et spirituelle du genre ou du féminin intérieur

La reconstruction du féminin intérieur pose le prélat sur l'ontologie ou sur l'Être. Le genre est le canal ou la voie biologique et sociale d'expression de l'ontologie ou de l'être. Autrement dit, le genre se caractérise par les traits de caractère extrinsèque d'expression de l'âme, nourris par les émotions. Pour Annick de Souzenelle, l'être ou le genre, au-delà de ses attributs grammatical, biologique et social est l'âme même. Elle considère l'âme comme étant le féminin intérieur, donc l'égrégore d'énergies ou le potentiel intérieur en chaque être humain. En effet, nous semble-t-il, le genre, l'âme ou le féminin intérieur est l'ensemble des émotions connectées à la pensée qui sont à l'intérieur de chaque être humain : ce « féminin voilé » qui le connecte au Divin.

Pour le démontrer, Annick de Souzenelle s'inspire du livre de Genèse, notamment les versets à travers lesquels Dieu apporte les animaux à Adam, afin de les nommer. En ce moment, l'homme est encore spirituel, les animaux et la nature en lui. Pour les avoir nommés, Adam venait de les reconnaître, les intégrer, de les assimiler de fusionner avec eux et de les dompter, étant entendu que tous ces animaux étaient en l'homme primordial et qu'ils représentaient l'ensemble des émotions qui gouvernent. Cependant, le péché originel entraîna de lourdes conséquences irréversibles sur le premier Homme ; il eut, au jardin, la dislocation de la vie entre le physique et le spirituel, d'une part. en effet, il eut un Adam spirituel, avec des animaux enfouis en lui et un Adam physique dont chaque être humain est l'image, une nature physique et des animaux spirituels et physiques qui peuplent les forêts, savanes et l'espace. Ainsi, cet être humain devient l'être physique qui doit refléter le potentiel d'énergies divines latentes en lui.

De fait, les animaux nommés et enfouis en lui, domptés et intégrés, se sont rebellés et séparés de lui. D'où l'inimitié et séparation entre les animaux et les hommes, d'autre part. Ces animaux, qu'Annick de Souzenelle décrit comme animalités, émotions ou potentiel de puissances constituent les défauts ou les traits de caractère répréhensibles que les êtres humains manifestent et affichent au quotidien. À côté d'Annick de Souzenelle, d'autres ont une considération similaire, pour ne citer que l'ecclésiaste Basile de Césarée, qui au quatrième siècle, dénonçait chez l'Homme cette « horde animale à laquelle chacun s'identifiait ». Pour lui,

C'est une foule immense de bêtes sauvages que [l'on porte en soi]. La colère est un petit fauve quand elle aboie dans ton cœur ; la ruse qui se tapit dans une âme perfide n'est-elle pas plus sauvage que l'ours des cavernes ? L'hypocrisie n'est-elle pas une bête féroce ? L'individu aux invectives mordantes n'est-il pas un scorpion ? Celui qui dans l'ombre se jette dans la vengeance n'est-il pas plus dangereux qu'une vipère ? Quelle sorte de bête sauvage n'est pas en nous ? Celui qui a la passion des femmes n'est-il pas un cheval furieux ? etc. ! (Basile de Césarée Homélie, entre 371 et 378).

Dans ses homélie, au quatrième siècle, ce prêtre reconnaissait que l'intérieur, mieux l'homme intérieur est un agrégat d'animalités. Seulement, l'homme est appelé à les réintégrer à les dompter et à les assimiler en effectuant un voyage intérieur. D'où notre besoin de lire la portée ontologique et spirituelle des comportements. Ces défauts sont l'expression ou la manifestation textuelle du féminin intérieur chez les actants chez certains acteurs.

Pour commencer notre réflexion, nous voudrions rappeler les comportements d'Irène Fofu et de Dzibayo, chaque actant principal dans respectivement : Femme nue, femme noire, de Calixthe Beyala et Féminin interdit d'Honorine Ngou. Dans Femme nue femme noire, la narratrice se considère comme prostituée, une impudique, une adolescente qui se livre aux pratiques sexuelles des plus abominables sans vergogne ni restriction. D'elle dérivent la ruse, le vol, l'orgueil, le mensonge, l'hypocrisie et la médisance qui la caractérisent au même titre que le dévergondage cité plus haut. À partir de ces traits de caractère, encore appelés défauts, on peut identifier l'animalité qui gouverne la jeune adolescente. Il s'agit d'abord du serpent, notamment la vipère. À ce sujet, Jésus, s'étant rendu compte de la médisance, l'hypocrisie, le mensonge dont faisaient, traitera les scribes et des pharisiens de : « Serpents, races de vipères ! » (Bible version Louis Segond, « Matthieu », chapitre 23, verset 33, p. 1384). Ici, Jésus traite les docteurs de la loi de race de vipères, pour exprimer les défauts qui les définissent et révéler leur véritable identité ontologique et spirituelle. Car les défauts émanent de l'Être ou de l'âme. Jésus débitera, pour ainsi dire, ces sanctions et censures à l'endroit des docteurs de la loi, à travers cette portion de versets : Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! Parce que vous fermez aux hommes le royaume des cieux ; vous n'y entrez pas vous-mêmes, et vous n'y laissez pas entrer ceux qui veulent entrer. Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! Parce que vous dévorez les maisons des veuves, et que vous faites pour l'apparence de longues prières ; à cause de cela, vous serez jugés plus sévèrement. Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! Parce que vous courez la mer et la terre pour faire un prosélyte ; et, quand il l'est devenu, vous en faites un fils de la géhenne deux fois plus que vous. Malheur à vous, conducteurs aveugles ! (Bible version Louis Segond, Matthieu, chapitre 23, versets 14-22, p. 1382).

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! Parce que vous bâtissez les tombeaux des prophètes et ornez les sépulcres des justes, et que vous dites : Si nous avions vécu du temps de nos pères, nous ne nous serions pas joints à eux pour répandre le sang des prophètes. Vous témoignez ainsi contre vous-mêmes que vous êtes les fils de ceux qui ont tué les prophètes. Comblez donc la mesure de vos pères. Serpents, race de vipères ! Comment échapperez-vous au châtement de la géhenne ? (24-33)

À travers ces portions de versets, nous apprenons que Jésus traite les pharisiens, les scribes et les sacrificateurs d'hypocrites, de conducteurs aveugles et rusés dont ils font preuve afin de dépouiller les plus faibles à leurs profits. En les traitant les pharisiens les scribes et les sacrificateurs sous des formes animales, de race de vipères, Jésus dévoile leur véritable nature morale, psychologique et spirituelle, répréhensible et condamnable.

La comparaison ci-dessus, faite entre les hauts dignitaires juifs et la race de serpents, atteste que l'être humain affiche parfois des défauts ou des émotions qui peuvent le rapprocher ou l'éloignent de sa vocation divine, à l'exemple d'Irène qui pense se suffire à elle-même à travers son orgueil, le vol, la prostitution et d'autres abominations auxquelles elle se livre sans vergogne. C'est le cas de le dire lorsqu'elle s'adonne à la zoophilie et à l'homosexualité. Irène se croit tout permis, défiant même les lois de la nature, portant atteinte à l'intégrité des personnes sans avoir le moindre scrupule. De fait, Irène Fofu incarne les animalités telles que : le serpent, le loup, la truie ou la poule, etc. et bien d'autres animalités qui la dominent et l'accablent. Elle développe, de ce fait, la version opposée et corrompue de la vocation divine de tout être humain, désireux de faire un retournement vers soi en vue de se connecter au Divin. Lorsque l'animalité n'est pas intégrée ou lorsque l'individu n'est pas sensible à son expression extérieure, elle se retourne contre lui comme un boomerang. D'où les violences enregistrées ans le corpus.

N'est-elle pas plus sauvage que l'ours des cavernes ? L'hypocrisie n'est-elle pas une bête féroce ? L'individu aux invectives mordantes n'est-il pas un scorpion ? Celui qui dans l'ombre se jette dans la vengeance n'est-il pas plus dangereux qu'une vipère ? Quelle sorte de bête sauvage n'est pas en nous ? Celui qui a la passion des femmes n'est-il pas un cheval furieux ? etc. ! (Basile de Césarée Homélie, entre 371 et 378).

Dans ses homélie, au quatrième siècle, ce prêtre reconnaissait que l'intérieur, mieux l'homme intérieur est un agrégat d'animalités. Seulement, l'homme est appelé à les réintégrer à les dompter et à les assimiler en effectuant un voyage intérieur. D'où notre besoin de lire la portée ontologique et spirituelle des comportements. Ces défauts sont l'expression ou la manifestation textuelle du féminin intérieur chez les actants chez certains acteurs. Si le Christ affirmait que le Royaume des cieux est forcé et que ce sont des violents qui s'en emparent (Matthieu 11 : 12), Il voulait certainement dire l'accès au Royaume des cieux est conditionné par l'usage de la violence. Par élimination, il ne s'agit pas des violences extérieures à l'être humain, telles que les guerres, des catastrophes et d'autres phénomènes naturels qui déciment les populations dans les quatre points du monde. Pour pénétrer le royaume des cieux, il faut pénétrer sa propre violence, dira Annick de Souzenelle dans un entretien. Cette dernière définit insidieusement la violence comme le monde d'aujourd'hui :

vidé de toute référence à une représentation du UN extérieure à lui, mais encore inconscient de celui qu'il porte en lui se trouve totalement désorienté et se crée des idoles ne suscitant que désorganisations de tous ordres, rapports de forces, guerres et grandes souffrances. Cet immense désordre du monde à l'extérieur, est l'expression de celui du monde animal intérieur à lui et qui le domine (Annick de Souzenelle, 2017).

On veut bien reconnaître, avec Annick de Souza, que la violence dont parle Jésus est ontologique ; laquelle débouche du rapport de force entre le désordre du monde extérieur physique et le monde animal inconscient qui en est l'émanation. Ainsi, les traits de caractères d'Irène Fofu, mal intégrés et mal domptés, de grandes souffrances qu'elle endure et fait subir les autres et sa mort sont l'expression du monde animal en elle et qui rendent compte de son inconscient qu'elle pense maîtriser. Cette non maîtrise des animalités intérieures ou du potentiel d'énergies conduit l'acteur principal dans *Femme nue femme noire* à la mort et, par conséquent, obstrue toute quête à vocation divine qui est l'Incréé. Disons que Irène incarne la violence ontologique, à travers ses traits de caractère, son tempérament, ses agissements, ses pensées et à travers son rôle, sus-cité. Irène Fofu décide à cet effet de s'emparer de tout ce que la société lui refuse. Elle représente le chaos, la déchéance et la défaillance de cette quête ontologique vers l'Incréé. La violence, selon l'anthropologue est perçue comme réaction du potentiel d'énergies dans le féminin intérieur en chaque individu, étant donné qu'il n'y a qu'une très faible partie de nous qui est visible et consciente. Cette faible partie visible et consciente de notre être est l'expression infime de notre inconscient. Ce potentiel contient, dans le processus de passage, la semence du devin, qui fonde l'information du divin et qui le manifeste. C'est lorsque cette semence n'a pas encore germé que la violence fait irruption et ce sont toutes les émotions de l'âme qui jouent et entrent en interaction.

Pendant dans *Féminin interdit*, Dzibayo, plus tard Fideline, présente une autre forme de violence qui répond aux critères définitionnels de la violence à laquelle Jésus fait allusion. Elle consiste en l'écrasement, en le dépouillement, ce qu'elle « batterie ». En effet, si Jésus parle des violents qui s'emparent du Royaume des cieux, Il voudrait signifier qu'il est de la responsabilité de tout être humain se faire violence soi-même pour parvenir au Paradis. Cette responsabilité passe par une quête initiatique du fruit de l'Esprit qui est l'Amour, étant donné que Dieu est Amour. Ainsi « Nous autres nous nous aimons, et c'est à l'intérieur de notre amour que nous nous sentons heureux sans être atteints par rien de mal » (1995, p. 224) dira l'héroïne de Maria Nsue Angoë. Dans sa quête, le lecteur relève clairement la poursuite de ce rêve divin, à travers la manifestation d'un des facteurs de l'amour, notamment la repentance. En effet, la première étape de ce parcours initiatique, en espérant obtenir « la grâce, [elle s'] offre au Seigneur avec obéissance pour le supplier qu'il ait miséricorde (Maria Nsue Angüé, 1995, p. 218). Toujours dans cette atmosphère contrite, N'Nanga poursuit le débit de ses déboires ainsi qu'il suit :

Mon corps s'éloigne de cette terre, que la haine et la soif gouvernent, sans savoir d'avance si Tu m'écouteras. Je volerai dans l'espace silencieux, sans faire de bruit pour ne pas agiter Tes enfants qui dorment. Sachant combien est grande mon audace, je m'approcherai de Toi sans avoir demandé la permission pour Te supplier. Ouvre-lui, Seigneur Tes portes ! Il n'y a pas de rancœur dans mon cœur [...] Je ne suis que son profil découpé contre le soleil de l'infini avec la conscience de n'avoir plus qu'une ombre, ... » (Maria Nsue Angüé, 1995, p. 218).

À travers cette portion textuelle, apparaît d'une part, la repentance qui découle de la confession de N'Nanga. D'autre part, on remarque une N'Nanga sensible, meurtrie, mais surtout marquée par l'humilité. En effet, pour avoir touché le corps de son mari et pour l'avoir inhumé dans un état de putréfaction avancée, elle se voit jeter dans les cendres et tabasser par sa belle-famille. Mais pour elle, nous citons ; « C'est naturel, je suis une veuve. Mais les fourmis me piquent et le ne peux bouger parce que c'est tabou. Les coups tombent sur mon corps. C'est naturel, je suis une veuve et tous ont le droit de me flageller ».

En dépit des humiliations, l'opprobre, le mépris, le rejet, des invectives et toutes les souffrances que lui fait endurer son mari, étant même la cause de sa stérilité, la protagoniste supporte et fait preuve de persévérance et d'amour envers son mari, quand bien même ce dernier ne l'avait épousée que pour se venger d'elle, et de sa famille. Considérant la maltraitance à laquelle son mari revanchard, doté de froideur et de tout sentiment de haine, l'avait soumise, N'Nanga optera tout de même pour la résilience. Femme habituée aux souffrances et aux médisances, N'Nanga, qui aurait pu profiter de la dégradation physique de son mari, frappé par une plaie létale, à retourner auprès des siens. Elle décida de compatir à la maladie et à la souffrance de son époux, en l'emmenant chez des tradi-praticiens, dans les hôpitaux, voire à l'église, défiant ainsi le pronostic vital engagé. N'Nanga, par amour pour son mari, défie les lois traditionnelles.

Conclusion

La réflexion sur « Entre symbolisme du corps de la femme africaine contemporaine et la reconstruction du féminin intérieur dans le roman féminin de l'Afrique centrale » portait sur l'étude du genre dans les romans des écrivaines africaines contemporaines, notamment *Féminin interdit* d'Honorine Ngou, *Femme nue, femme noire* de Calixthe Beyala, *Ekomo* de Maria Nsue Angüe. Bien des théoriciens reçoivent et conçoivent ce concept sous différentes significations variées et diverses. À cet effet, nous avons retenu la conceptualisation et les postulats développés d'Annick de Souzenelle. Le genre, autrement appelé l'âme selon l'anthropologue spirituelle, se définit comme l'ensemble des animalités qui gouvernent l'homme et se manifestent par les comportements que nous affichons au quotidien vis-à-vis des autres et de nous-mêmes. Ces animalités, bien domptées conduisent l'homme à la vocation divine. Dans notre corpus, nous avons identifié, chez les actants, des comportements aussi bien déviants qu'exemplaires. Ces comportements reflètent, d'un côté, les animalités qui gouvernent certains personnages. D'autre part, elles aboutissent, au prix d'un parcours initiatique, aux énergies et puissances qui traduisent la vocation divine. Ainsi, au-delà de sa définition biologique et sociétale, le genre est cette dimension humaine psychologique et ontologique qui détermine la spiritualité d'un individu. Le genre dans l'écriture africaine contemporaine féminine, au-delà de la simple inscription des orientations sexuelles, se révèle être une approche scientifique enfin de lire et de comprendre les déviations sexuelles qui émaillent le tissu narratif des textes littéraires africains chez l'écrivain féminin.

Bibliographie

BARTHES Roland, 1968, « L'Effet de réel », paru dans la revue, *Communications*, n° 11 Paris, Éd. du Seuil.

BEYALA Calixthe, 2003, *Femme nue, femme noire* Paris, Albin Michel.

BUTLER Judith, 2005, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, trad. de l'américain par C. Kraus, Paris, Éd. La Découverte, 284 p.

COURTES Joseph, 2010, « L'énonciation comme acte sémiotique (III) L'objet sémiotique comme un enjeu de manipulation et de sanction : stratégies et contre

stratégies » in *ANADISS*, N°10, Revue d'analyse du discours, Universitatea "Ștefan cel Mare" din Suceava.

SOUZENELLE Annick de, 2022, « *Va vers toi* ». *La vocation divine de l'homme*, Paris, Albin Michel.

SOUZENELLE Annick de, 2017, « Loi Fondamentale de la relation du UN au Multiple », Conférence donnée par Annick de Souzenelle au Prieuré St Augustin, Angers, 28 Février 2017. Texte inédit.

HAMON Philippe, 1972, « Pour un statut sémiologique du personnage », : *Littérature*, n°6, Mai, pp. 86-110, doi : <https://doi.org/10.3406/litt.1972.1957>, https://www.persee.fr/doc/litt_0047-4800_1972_num_6_2_1957, Consulté le 29/03/2023.

EL BAYOUMI Manal Zahran, 2021, « La monomanie du vol dans Confessions d'une cleptomane de Florence Noiville (Approche pathologique et psychothérapeutique) », *Research in Language Teaching* Volume 2.

NGOU Honorine, 2007, *Féminin interdit*, Paris, L'Harmattan.

NSUE ANGÛE Marie, 1995, *Ekomo*, Paris, L'Harmattan.

https://journals.ekb.eg/article_170892_dcabca28ac620b8cb7f6f72ee44cf9f3.pdf

<https://www.indexsante.ca/chroniques/555/la-cleptomanie-kleptomanie.php>